



HAL
open science

L'Almanach du Combattant et la construction de la mémoire de la Grande Guerre

Benjamin Gilles

► **To cite this version:**

Benjamin Gilles. L'Almanach du Combattant et la construction de la mémoire de la Grande Guerre. Matériaux pour l'histoire de notre temps, 2017, 125-126, pp.71-80. 10.3917/mate.125.0071 . hal-03208391v2

HAL Id: hal-03208391

<https://hal.science/hal-03208391v2>

Submitted on 29 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'Almanach du Combattant et la construction de la mémoire de la Grande Guerre

BENJAMIN GILLES, BU CERGY-PONTOISE, EHES

Symbolisée par la présence des gueules cassées en tête de cortège du défilé de la victoire en juillet 1919, l'ampleur du sacrifice consenti par des millions d'hommes imprime sa marque dans la société française de l'après-guerre. La vague d'érections de monuments dédiés aux combattants morts pour la France, la multiplication des visites-pèlerinages des champs de bataille sont autant de signes de cette mémoire immédiate de 14-18. Mais cette présence sensible s'accompagne presque simultanément d'une crainte, chez les soldats, de voir le souvenir de cette guerre et les motivations de leur engagement s'estomper, la vie reprendre son cours comme si cinq années de tragédie ne s'étaient pas déroulées. En janvier 1920 à l'occasion d'une conférence sur la littérature de guerre, l'ancien médecin militaire Georges Duhamel, se fait l'écho de ce sentiment. Il s'inquiète de l'effacement rapide de la mémoire de la guerre : « *Les vérités profondes de la guerre, elles sommeillent à jamais dans les dix millions de crânes enfouis sous les champs de bataille. Les morts seuls savent encore quelque chose. Les survivants étreignent de précaires souvenirs que tout conspire à défigurer et à dissoudre*¹ ».

En 1920, les démobilisés luttent contre cet oubli et revendiquent aussi, en échange de leur engagement, une reconnaissance sociale. Dès la guerre, ils se sont groupés en associations pour que leurs traumatismes physiques soient pris en charge par l'Etat, pour que les familles restées à l'arrière ne portent pas le poids financier de la guerre, pour que les combattants puissent s'organiser collectivement afin de promouvoir leurs revendications. Ainsi, en novembre 1918, de nombreuses associations d'anciens combattants et de mutilés apparaissent. Parmi elles, l'Union Nationale des Combattants (UNC) et l'Union fédérale (UF) se détachent très rapidement du lot par leur

nombre d'adhérents. Au printemps 1920, l'UF en compte 120 000 et l'UNC, 510 000². Mais ces deux associations nationales sont loin d'être le porte-voix de la parole combattante. Il existe une myriade d'associations nationales, locales, dotées ou non d'un journal. Cet éparpillement est perçu, par les associations elles-mêmes, comme un obstacle à leurs revendications.

Mais comment trouver un terrain d'accord quand les buts politiques sont parfois très différents, quand la défense de certains intérêts s'insère mal dans une lutte collective, comment trouver un équilibre de représentation entre les différentes associations ? L'unification des associations trouvera une issue en 1929, mais les projets ont été nombreux auparavant. Le plus original est le projet éditorial de l'UNC qui émerge en 1921. L'association édite un titre à destination de ses adhérents, *La Voix du combattant*. Mais, désireuse de rassembler au-delà de ses seuls membres, l'UNC lance l'idée, en 1921, d'un almanach à destination de tous les anciens combattants. Le premier numéro de *l'Almanach du combattant* est ainsi publié en novembre 1921 pour l'année 1922. Il paraît ensuite le 11 novembre de l'année qui précède celle de *l'Almanach*. La date de parution est doublement symbolique. Pour la nation, il s'agit du jour de la commémoration et du souvenir de la Grande Guerre. Pour les combattants, c'est le moment sacré de recueillement pour les camarades morts et l'affirmation d'une victoire : celle d'avoir pu imposer une date de commémoration officielle de la guerre à un pouvoir politique qui souhaitait, au départ, ne pas ajouter de nouveau jour férié. Le titre est publié jusqu'en 1992, cela en fait un exemple très rare de publication combattante de la Grande Guerre étant parvenue à traverser tout le siècle.

Malgré cette étonnante longévité, *l'Almanach du Combattant* est resté quasiment ignoré des travaux sur les anciens combattants et sur leur mémoire, à quelques exceptions près, dont l'entreprise notable de Stéphan Agosto et Jean-Claude Poncet qui ont réalisé une base de



Couverture de
l'*Almanach du
combattant*, 1923.
Coll. BDIC.

données issue du dépouillement des articles de l'*Almanach*, accessible sur le site du CRID 14-18³. Cette absence d'usage par les historiens est d'autant plus étonnante que le titre, par sa durée de vie peu commune, est un excellent observatoire sur le temps long de la structuration de la mémoire des anciens de la Grande Guerre et que, peu de journaux rédigés par les soldats et pour les soldats de 14-18, se maintiennent après 1945. La publication connaît en effet une interruption entre 1940 et 1949, annonce sa cessation en 1977 pour reprendre sa publication l'année suivante.

Tout aussi surprenant est le fait que la BDIC conservait ce titre de manière très lacunaire. Neuf années seulement sur les soixante d'existence de la publication. Or les journaux des anciens combattants constituent un ensemble documentaire important de la bibliothèque, comportant près de 200 journaux d'anciens combattants français⁴ et huit allemands. Les premiers conservateurs de la Bibliothèque Musée de la Guerre, Camille Bloch et Pierre

Renouvin, manifestent dès le début des années 1920 un intérêt pour les publications des combattants et des démobilisés. Il s'agit pour eux à la fois de constituer une documentation permettant aux historiens de comprendre l'expérience combattante et de prendre en compte les enjeux du retour à la vie de plusieurs millions d'hommes, marqués par des attentes sociales et politiques très fortes.

Le travail d'achats rétrospectifs de l'*Almanach* mené ces derniers mois auprès de libraires spécialisés et de particuliers a permis de compléter la collection. Neuf années étaient présentes dans les fonds en juin 2016, le fonds réunit aujourd'hui 58 volumes. Compléter les fonds de périodiques constitue une pratique documentaire courante à la BDIC, étroitement liée à l'histoire de la constitution de ses fonds. Le comblement de lacunes de publications en série est d'usage dès le début des années 1920 et a pour but premier de compléter les collections françaises et étrangères acquises par les époux Leblanc entre 1914 et 1918. Malgré leurs réseaux, malgré la mise à disposition de moyens financiers extrêmement importants, les fondateurs de l'institution n'ont pas pu réunir des ensembles toujours complets, que ce soit pour les journaux de tranchées, la presse étrangère et même française des premières semaines du conflit. Des dons d'autres bibliothèques, de particuliers et des achats sont autant de moyens permettant de compléter les fonds existants. Ces modalités d'enrichissement documentaire se sont poursuivies tout au long du XX^{ème} siècle et aujourd'hui encore, comme en témoigne cette collection de l'*Almanach du Combattant*. Conserver et mettre à disposition la totalité des années de publication de ce titre nous paraissait fondamental, au niveau documentaire, pour deux raisons. La première est qu'il n'existe aucune collection publique qui conserve ou communique le titre dans son intégralité. Le fonds de la BnF comporte quelques années de lacunes, ce qui met en exergue, au passage, les limites du dépôt légal pour la collecte exhaustive des publications en série militantes. Or la BDIC a toujours orienté une partie de sa politique documentaire en direction de la collecte de ces imprimés « gris », tirés à peu d'exemplaires, diffusés en dehors des circuits commerciaux et édités par des groupes peu désireux de s'attirer une visibilité. Le travail de complément de l'*Almanach* répond aussi à la volonté de proposer aux lecteurs l'éventail de sources le plus large possible dans les domaines d'excellence de la bibliothèque et de lier la constitution de ses fonds aux axes de recherche présents ou à venir. A ce titre, la Grande Guerre représente un axe de recherche dynamique en lettres et sciences humaines depuis la fin des années 1990. Le renouvellement historiographique autour des problématiques sociales et culturelles et l'intérêt d'autres disciplines pour la période ont grandement contribué à ce retour de 14-18. Le centenaire est venu amplifier ce mouvement, en renforçant, par

ailleurs, un intérêt pour les questions mémorielles⁵. Ces dernières occupent une place centrale dans les fonds de la BDIC. Acquérir l'intégralité des numéros de *l'Almanach* s'inscrit aussi dans cette logique documentaire. Ils permettent un regard sur le temps long de la sédimentation de la mémoire des anciens combattants. Ils donnent à voir comment se structure et évolue une tentative d'unification des voix combattantes dans les années 1920-1930, période d'apogée mais aussi de division des mouvements d'anciens combattants.

A partir de 1945, les soldats de la Grande Guerre ne sont plus les seuls anciens combattants. Difficilement unitaire déjà, leur mémoire se trouve en concurrence avec celle des soldats de 1940, des résistants, des combattants partis se battre en Indochine et en Algérie. Comment la publication se positionne-t-elle dans ce nouveau contexte ? Comment s'affirme le souvenir de la Première Guerre mondiale dans un temps marqué par la disparition croissante de ses témoins directs ? Il y a donc au moins deux scansionnements d'étude de *l'Almanach*. La première court de la création du titre en 1921 jusqu'en 1942. La seconde s'étend de 1949 à 1992. Ces temporalités, si elles ont le mérite de bien marquer la rupture introduite par la Seconde Guerre, masquent en revanche des évolutions plus complexes : le glissement politique progressif du titre dans les années 1930 jusqu'à son soutien à la politique du maréchal Pétain, la lente décantation de la mémoire des anciens de 14-18 avec, comme marqueurs, les cérémonies du cinquanteaire puis la disparition de Maurice Genevoix qui s'était imposé dans la mémoire comme la figure du souvenir de la Grande Guerre après 1945 et celle des derniers témoins-écrivains de *l'Almanach*.

La presse à destination des anciens combattants constitue, en 1921, un environnement dense. Il existe à cette époque 387 titres de journaux nationaux et locaux à destination de ces lecteurs, nombre qui interroge sur une possible saturation de ce marché éditorial. Cette réalité pose la question de l'intention de ce nouveau titre. Certes, son rythme annuel de diffusion l'inscrit dans un rapport de lecture différent de celui des autres publications régulières à destination des démobilisés. Si la volonté de fédérer les anciens combattants paraît déterminante, les contenus et les auteurs qui participent à *l'Almanach* reflètent-ils la diversité de cette société ? La composition du comité de rédaction des premières années va marquer la ligne éditoriale de l'époque. C'est pourquoi, en plus des deux grandes scansionnements qui se dégagent facilement, une focale sur la création de *l'Almanach* s'impose. En s'intéressant seulement à la fondation et à la première époque, notre démarche se veut uniquement exploratoire. Elle n'a pas d'autre ambition que de proposer un premier défrichage. Il ne s'agit pas d'écrire l'histoire d'un titre – ce qui reste à faire – mais seulement de mettre en évidence quelques aspects dégagés par une analyse rapide de la collection récemment acquise.

LA CRÉATION DE L'ALMANACH, UNE TENTATIVE D'UNION DES ANCIENS COMBATTANTS ?

Malgré les difficultés rencontrées par le secteur, malgré la propagande et la censure, l'imprimé connaît, entre 1914-1918, un niveau de diffusion extrêmement important. Abondamment lue avant 1914, la presse, en particulier, pénètre le front et contribue à faire de la Grande Guerre un temps d'accélération des pratiques de lecture. Cette pénétration se répercute sur l'après-guerre, comme l'observe l'ancien combattant et directeur du *Crapouillot*, Jean Galtier-Boissière : « *La guerre avait appris à lire aux Français. Cinq années s'étaient passées à attendre : les uns attendaient de partir au front ou d'être relevés des tranchées ; les autres attendaient le retour des premiers. Pour tromper le temps, on lisait au front La Vie parisienne et des romans tristement gais, et à l'arrière des récits de guerre plus ou moins frelatés. Lorsque la paix éclata, une multitude de quasi-illettrés avaient pris l'habitude de lire et la demande de papier imprimé, immédiatement, dépassa l'offre*⁶ ». La comparaison entre les ventes de journaux en 1914 et la fin des années 1930 tend à confirmer cette impression. De 9,5 millions d'exemplaires de quotidiens vendus chaque jour en 1914, on passe à 11,5 millions un quart de siècle plus tard, ce qui reste toutefois peu⁷. Dans ce contexte, le journal affermit sa vocation d'outil de rassemblement, de porte-voix militant et de moyen de diffusion des idées. C'est pourquoi, la plupart des associations de mutilés et de démobilisés accompagnent leur naissance d'un organe de presse. La création de *l'Almanach*, qui sera diffusé à près de 100 000 exemplaires en 1929⁸, n'échappe pas à cette intention de structuration et de fédération des anciens combattants. Cette volonté porte même la fondation du titre, comme en atteste l'exhortation qui ouvre les pages du premier numéro de 1922 : « *Soyez fiers et AIMEZ VOUS. N'êtes-vous pas des frères d'armes ? N'avez-vous pas, cent fois, mille fois, exposé votre vie pour vos camarades ? Vos camarades n'ont-ils pas, cent fois, mille fois, exposé leur vie pour sauver la vôtre ? Ah ! quelle parenté, selon la chair, vaut cette fraternité-là ! Soyez fiers, aimez-vous et SERREZ-VOUS LES COUDES ! Les politiciens vous ignorent ? Les embusqués vous méprisent ? Les mercantis vous grugent ? A qui la faute ? A vous ! A vous qui ignorez votre force. A vous qui marchez éparpillés. A vous qui, après avoir regardé la Mort en face, tremblez maintenant devant les puissances de l'or. Pourtant, vous demeurez fidèles à l'amitié. A peine eus-je fait appel à cette amitié que, de Paris et de province, des colonies et de l'étranger, membres groupes d'associations puissantes ou isolés, vous m'avez répondu : « Présents ! ». Rien n'est perdu puisque le cœur demeure intact. C'est pour vous rappeler vos titres de noblesse, c'est pour vous prêcher la toute-puissance de l'union, que je suis sorti de l'ombre. Pour vous et vos familles, pour vos morts et les ayants droit de vos morts, RALLIEMENT, CAMARADES⁹ ! »*

Le texte mobilise le souvenir de la camaraderie du front, ciment de l'unité combattante et convoque les registres d'opposition entre l'expérience commune des tranchées



••• et ceux qui ont profité de la situation : les hommes politiques, les embusqués et ceux qui s'enrichissent sur le dos des Poilus. L'évocation d'une communauté combattante soudée et la dénonciation de l'arrière figuraient déjà au front, en 14-18, parmi les thèmes les plus fédérateurs et mobilisateurs¹⁰. L'appel fournit ainsi un remarquable exemple de perpétuation après 1918 des discours et de la rhétorique de guerre. La recherche d'une unité parmi les mobilisés est d'autant plus forte que l'éparpillement associatif et militant est important au début des années 1920. Il fragilise les revendications sociales et les intentions d'influer sur les débats politiques, il mine la reconnaissance de la nation attendue par des millions d'hommes. De nombreuses associations existent, et parmi elles, deux se distinguent par leur nombre d'adhérents, leur puissance et leur lobbying politique : l'Union fédérale (UF) et l'Union nationale des combattants (UNC). Fondée à la fin du conflit, cette dernière compte, en 1921, près de 317 000 membres en 1921¹¹ et 860 000, à son apogée, en 1932¹². Elle se prévaut, à sa création, du soutien de l'armée et de l'Église, ce qui la classe plutôt à droite, encore que l'UNC ne fasse pas partie des associations les plus politisées. L'association compte dans les membres de son bureau Jacques Péricard, fondateur et rédacteur en chef de *l'Almanach* jusqu'en 1942. L'écrivain est connu dans les milieux combattants depuis que son cri *Debout les Morts*, publié en 1916, s'est imposé dans la mémoire collective. Journaliste, il est rédacteur à *L'intransigeant*, un quotidien plutôt conservateur, écrit pour des quotidiens régionaux comme *La Petite Gironde* et *Le Petit Marseillais*. Il est aussi l'auteur de nombreux livres pour la jeunesse qui laissent transparaître un attachement marqué pour les valeurs familiales et traditionnelles. Ses liens étroits avec l'UNC posent la question de l'influence de cette dernière dans la ligne éditoriale de *l'Almanach*. L'association édite un hebdomadaire depuis 1919, *La voix du combattant*, qui porte ses revendications et ses prises de position. Le journal soutient activement la naissance de *l'Almanach*, en annonçant à plusieurs reprises sa prochaine parution en octobre 1921 et en ouvrant ses colonnes à Jacques Péricard pour en faire la promotion. Il semble, mais ce serait à examiner à travers une analyse plus fine, que *l'Almanach* fasse preuve d'une relative neutralité politique et confirme ainsi sa vocation de publication de rassemblement large des anciens combattants. On trouve, en effet, parmi les vingt-cinq associations qui patronnent la publication, l'autre grande association nationale (l'UF), des groupes plus politisés de gauche (la Fédération des cheminots anciens combattants) et de droite dans la lignée des anciennes amicales militaires (Ligue des chefs de section), des associations regroupant des intellectuels (Association des écrivains combattants) et corporatistes (veuves de guerre, prisonniers, blessés). La liste des 158 collaborateurs de la revue, mentionnée dans l'édition de 1923¹³, traduit la démarche identitaire

d'une publication pour les démobilisés par les anciens soldats. Les écrivains combattants dominent en effet largement. La plupart des témoins les plus célèbres en 14-18 y figurent : Albert Erlande, Emmanuel Bourcier, Roland Dorgelès, René Fonck, Maurice Genevois (sic), José Germain, Maurice Erlande, Pierre Mac Orlan, André Pézard, Robert Vallery-Radot, Jean Valmy-Baysse. Pour partie, ces auteurs sont également membres de l'Association des écrivains combattants. *l'Almanach* compte aussi parmi ses auteurs des anciens combattants qui ont embrassé une carrière politique : René Cassin, André Maginot, Hubert-Aubert, lequel appartient au bureau dirigeant de l'UNC. Le recrutement des collaborateurs laisse à penser que la démarche de Jacques Péricard est à la confluence d'intentions à la fois littéraires et politiques. Si l'ambition est de rallier tous les anciens combattants, on peut néanmoins constater qu'il manque quelques-uns des grands témoins de la Grande Guerre, et pas des moindres. Le plus engagé politiquement au sortir de 1918 : Henri Barbusse fait défaut. Son absence – *l'Almanach* ne publiera ainsi jamais aucun extrait du *Feu* – est évocatrice, nous semble-t-il, de la limite de la neutralité et du discours rassembleur de *l'Almanach*. L'engagement communiste de Barbusse ne passe pas et vaut ainsi effacement de la mémoire collective. L'attitude de la rédaction de l'annuel présente des analogies certaines avec la ligne politique de l'UNC qui se distingue par un anticommunisme constant. Ce rapprochement idéologique pose, *in fine*, la question de l'intention de Péricard : *l'Almanach* a-t-il une ambition de ralliement neutre des anciens combattants ou tente-t-il de faire passer un programme ?

DU MYTHE DE LA COMMUNAUTÉ DU FRONT À LA QUESTION DE LA RÉGÉNÉRATION POLITIQUE : LA LIGNE ÉDITORIALE DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

La *damnatio memoriae* dont Barbusse est l'objet n'est pas la seule caractéristique éditoriale de *l'Almanach* dans l'entre-deux-guerres. La publication révisé à plusieurs reprises son contenu, intégrant par exemple dès 1923 une rubrique de critiques de livres, abandonnant progressivement dans les années 1930 les analyses juridiques sur les décisions touchant les anciens combattants. Ces évolutions tendent à donner au titre une architecture en forme de triptyque. L'annuel est à la fois un éphéméride, un bréviaire social et politique qui oriente la vie du démobilisé et un livre d'heures contenant les pages de gloire et de misère des Poilus. L'entretien de la mémoire combattante occupe une place constante et croissante. La tonalité du souvenir est donnée dès la première année avec un article de Roland Dorgelès, *La dernière relève*¹⁴. Le texte est un éloge aux camarades morts, restés sur les champs de bataille, souvent sans sépulture et tombés de manière

anonyme, représentés aujourd'hui par le soldat inconnu, « l'ambassadeur des morts »¹⁵. Le culte des morts auquel se livre ici Dorgelès se veut un rappel fort du sens du sacrifice de millions d'hommes, le contre-pied des tenants d'un pacifisme intégral qui dénoncent à la même époque l'inutilité d'un grand massacre qui n'aurait servi que les intérêts des classes dominantes. Le rappel de Dorgelès n'est pas un écrit isolé. L'édition de 1922 publie plusieurs articles qui justifient les milliers de morts de la guerre et combattent ainsi cette forme de pacifisme, notamment défendue par la SFIC. Ces textes insistent sur l'importance du sacrifice pour la victoire et la reconstruction, à l'image de *L'héritage des morts* d'André Maginot qui rappelle que « si la France est aujourd'hui victorieuse et s'il nous est possible de vivre et à nouveau d'espérer, c'est à nos camarades tombés que nous le devons »¹⁶. Ces morts n'ont ainsi pas servi à rien et c'est pourquoi l'entretien de leur souvenir est un acte essentiel qui doit rassembler non seulement tous les anciens combattants – prolongeant de la sorte le mythe de la communauté du front – mais aussi la nation toute entière.

Cet attachement à la mémoire se double, dans les numéros de *l'Almanach* des années 1920, d'une retranscription du combat pour les droits des démobilisés et de leur famille. L'importance de ces revendications apparaît beaucoup plus nettement dans les journaux des anciens combattants, c'est même l'une de leurs fonctions, mais la publication animée par Jacques Péricard s'en fait aussi l'écho en reproduisant les textes de lois, votées par la Chambre, en diffusant des articles de juristes anciens mobilisés qui font le point sur l'avancée des discussions législatives et en informant sur les droits des anciens combattants, des prisonniers et des veuves. Cette partie de *l'Almanach* ne se pose ainsi pas seulement comme un point d'information supplémentaire mais joue surtout le rôle d'assistance juridique. Elle entend aider le Poilu et les siens à faire reconnaître ses droits et le guider dans ses démarches. Le mythe de la communauté du front se retrouve à nouveau mobilisé : les commentaires juridiques proviennent seulement d'anciens soldats, comme si le cercle de confiance ne pouvait s'étendre au-delà de cette appartenance, et l'entraide proposée par la revue se veut une forme de perpétuation des pratiques sociales dans les tranchées. Au partage des colis entre combattants, à la récupération des camarades blessés et des corps des camarades tués se substitue une nouvelle forme de soutien mutuel dans la société d'après-guerre. Les revendications aboutissant progressivement (retraite du combattant, revalorisation des pensions, carte du combattant,...), le nombre de pages juridiques de *l'Almanach* diminue au tournant des années 1930 pour devenir marginal à la fin de la décennie.

En parallèle à cette défense des droits, la revue investit les questions de société, en restant d'abord dans le schéma

des mentalités combattantes de la Grande Guerre. Il s'agit d'abord de dénoncer les embusqués qui s'accaparent les honneurs et les mérites des Poilus. La première édition de *l'Almanach* y consacre trois articles dont un, d'André Charpentier, sur les moyens de reconnaître ces soldats qui se sont approprié une expérience de guerre qu'ils n'ont pas connue. Les représentants politiques n'échappent pas à cette volonté de moralisation de la vie publique, au contraire même ils en sont l'une des cibles. Accusés pendant la guerre de ne pas connaître les réalités de la guerre et de faire preuve d'un patriotisme de salon qui contribua à prolonger la durée des hostilités, certains députés sont suspectés, désormais, de s'être embusqués. Cette méfiance à l'égard des élus nationaux se traduit par l'annonce dans la livraison de 1923 de la publication des « états de service rigoureusement contrôlés de tous les députés mobilisables pendant la guerre 1914-1918 »¹⁷. En opérant une distinction entre les députés dignes de confiance (ceux qui ont combattu par opposition à ceux qui se sont affranchi de l'impôt du sang), un tel contrôle politise de fait la ligne éditoriale de *l'Almanach* qui se donne une légitimité dans le débat politique, en se posant comme un gardien moral. La communication des états de service manifeste une volonté, profondément ancrée chez une partie des anciens combattants, de régénérer la vie politique et de trouver, dans la représentation nationale, des hommes ayant vécu la même expérience, portant les mêmes valeurs que celles projetées sur la communauté du front. Ces idées sont particulièrement présentes dans les almanachs des années 1930 quand les crises institutionnelles et les scandales politiques se multiplient. Elles conduisent la rédaction à poser les anciens combattants comme un recours politique possible. Sous certains aspects, la journée du 6 février 1934 à laquelle participe l'UNC, reflète cette ambition de faire des démobilisés les gardiens d'une certaine éthique politique¹⁸.

A cet égard, on peut noter le glissement qui s'opère progressivement dans *l'Almanach* faisant passer les anciens de 14-18 du rôle de censeurs moraux de la vie politique à celui de participants actifs à la direction des affaires du pays : doivent-ils prendre le pouvoir ? s'interroge en 1936 Hubert Aubert, directeur de *La voix du combattant* et vice-président de l'UNC. Jacques Péricard appelle quant à lui dans la livraison de 1939, à la constitution d'un gouvernement de Salut Public. Loin de l'apolitisme revendiqué par beaucoup de journaux associatifs, *l'Almanach* prend des positions politiques de plus en plus nettes, qui semblent suivre celles de l'UNC¹⁹, et se traduisent par l'apparition de nouveaux sujets. Le contexte international à partir de 1933, et notamment l'observation placide du réarmement allemand, amène la publication à poser la question du positionnement pacifiste des anciens combattants et à interroger les limites de l'arbitrage des organisations internationales. Le trait le plus saillant de cette évolution de *l'Almanach* est le développement d'un dis-

●●●

- cours nationaliste très net à partir de l'édition de 1936, que l'on ne trouve pas avant cette date. Est-ce la conscience de la perspective d'un nouveau conflit ? Est-ce le signe d'une porosité entre le discours de l'UNC et la ligne éditoriale de l'*Almanach* ?

Il nous semble abusif de limiter la lecture de l'*Almanach* à un seul et unique angle politique. Son champ éditorial est plus vaste et, à cet égard, la mise en mémoire de la Grande Guerre et sa commémoration structurent le contenu de la revue. Là encore, il est possible de repérer plusieurs mutations dans l'entre-deux-guerres. Sur toute la période, des saynètes de la vie quotidienne dans les tranchées, des anecdotes et de courts récits puisés dans les témoignages publiés en 1914-1918 remplissent environ un tiers de la publication. Maurice Genevoix fournit ainsi un texte à l'*Almanach* de 1923, « Un lit », extrait de *Sous Verdun* ; en 1925, c'est un passage de *Ma pièce* de Paul Lintier, « La relève », qui est reproduit. Ces premiers témoins tendent, au tournant des années 1930, à laisser sa place à une autre génération d'écrivains combattants qui n'ont rien publié entre 14 et 18, comme Claude Farrère. On note également, après 1930, une ouverture de l'*Almanach* à des témoins étrangers traduits et publiés en France : Remarque, Monelli, Jünger ou encore Beumelburg. La revue publie des extraits de leurs œuvres ou se livre à leur critique. Parmi les anciens combattants qui participent à alimenter cette partie de la revue, Roland Dorgelès se distingue. Quatorze textes de lui sont publiés entre 1922 et 1941. À l'exception du rédacteur en chef Jacques Péricard, pas un autre ancien combattant ne bénéficie d'une tribune aussi régulière.

Celle offerte dans l'édition de 1930 fournit un éclairage sur cette présence. L'article reconstitue une discussion entre André Gervais et l'auteur des *Croix de Bois*. Sa tonalité est assez apologétique : « *Car ce qui m'émeut surtout dans vos Croix de bois, c'est moins la maîtrise avec laquelle vous avez donné une exacte description de la guerre, que la sincérité avec laquelle vous avez su rendre les plus secrets mouvements de l'âme du poilu. Tous ceux qui ont fait la guerre dans l'infanterie reconnaissent Sulphart, Vieublé, Bouffioux, Lemoine. Ils étaient dans notre escouade. Nous les avons connus pendant cinq ans, et nous les rebaptisons des noms qui vivent encore dans notre mémoire. (...) Voilà pourquoi, au milieu de tant de livres de guerre, les Croix de Bois sont demeurées le Livre. Notre Evangile. Chacun retrouve là de son âme – de notre âme commune* »²⁰. Le témoignage de Dorgelès est perçu par la rédaction de l'*Almanach* comme le récit le plus fidèle de l'expérience du front, celui qui reflète le mieux les mentalités de la communauté combattante. Il est érigé, à cet égard, comme le meilleur ouvrage pour retrouver la guerre vécue, bien meilleur, et la discussion doit se lire ainsi, que son concurrent, *Le Feu* du communiste Henri Barbusse. Cette comparaison implicite, qui renvoie au positionnement politique de l'*Almanach*, n'est pas le seul prisme de lecture. En insistant sur l'authenticité du témoi-

gnage et sur sa faculté à restituer la culture du front, la discussion est aussi une réponse à Jean Norton Cru et à son livre *Témoins* publié en 1929. Dans cette étude, qui critique 300 témoignages français publiés entre 1915 et 1928, Norton Cru dresse un jugement sévère à l'égard des *Croix de bois*, accusant le livre de tout avoir sacrifié à la littérature²¹.

La tentative de renversement des idoles de la mémoire combattante de l'entre-deux-guerres par Norton Cru passe plutôt mal dans les milieux des démobilisés. Elle est perçue, pour ceux qui défendent Dorgelès, comme une atteinte à leur mémoire collective, une contestation de leur expérience commune. La défense de l'*Almanach* s'inscrit dans un contexte scientifique marqué par une écriture de l'histoire du conflit qui se fait largement sans les combattants et tend ainsi à les déposséder de leur expérience²². La critique de *Témoins* intervient dans cette période caractérisée aussi par une nouvelle dynamique d'entretien du souvenir par les combattants. Cela peut être vu comme une volonté d'affirmer leur présence dans l'espace social, alors qu'ils sont réduits à une invisibilité dans l'histoire de la Grande Guerre. Après avoir investi le champ politique pour faire reconnaître leurs droits, après avoir réussi enfin à se rassembler sous la bannière de la Confédération nationale en 1927, les anciens combattants ont plus de latitude pour créer un récit collectif et se tourner ainsi vers la mise en mémoire de leurs années de guerre. On peut noter, à cet effet, que le nombre d'articles de l'*Almanach* consacré aux aspects mémoriels et aux commémorations augmente significativement à partir de 1927, à l'approche du dixième anniversaire de la cessation des hostilités. Les commémorations imposent leur rythme aux articles.

Dans ce contexte commémoratif et face à la disparition normale de nombreux anciens combattants²³, la publication tente d'entretenir l'esprit combattant et entend le transmettre aux générations qui n'ont pas connu le conflit : « *l'âme commune n'est pas morte. Elle n'attend de nous qu'un geste et qu'un effort pour revivre, ardente et haute : comme revit tous les soirs, sous l'Arc, la pure flamme qui en est le symbole* »²⁴. Les récits de témoins participent à cette économie du souvenir, tout comme les textes qui proposent une histoire de 14-18 vue du ras du sol, privilégiant la vision du combattant. L'approche favorise l'anecdote et un traitement des événements majeurs par la « petite histoire », comme dans l'*Almanach* de 1929 qui se penche sur la manière dont s'est préparée la signature de l'armistice. Cette vision n'occulte, pour autant, aucune dimension de la Grande Guerre, ni les exécutions sommaires (livraison de 1925), ni la justice militaire (1927) et semble même parfois précurseur sur certaines thématiques comme sur la question des mutineries évoquées en 1935 dans un article de Frantz Adam, ancien médecin militaire mobilisé dans une unité qui se mutina en partie en juin 1917²⁵.

Dans cette construction de la mémoire par les acteurs, la bataille de Verdun occupe assez rapidement une place à part. Dès l'édition de 1924, des articles lui sont consacrés. Même si ces textes ne sont pas très nombreux jusqu'en 1931 (un par édition environ), Verdun reste la bataille la plus évoquée, et de loin. Les batailles de la Somme et du Chemin des Dames sont, à titre de comparaison, l'objet d'une seule publication chacune entre 1922 et 1940. A partir de 1932, alors que Verdun prend une charge symbolique supplémentaire, l'accomplissement d'une forme de culte, avec l'inauguration définitive de l'ossuaire de Douaumont²⁶, le nombre d'articles qui narrent des épisodes de la bataille et évoquent les pèlerinages, croît de manière significative. La primauté de la bataille de Verdun dans l'*Almanach* nous semble être une illustration très convaincante de la fabrication puis de l'affirmation d'un lieu de mémoire central pour tous les anciens combattants. La revue permet de suivre cette construction, qui débute en 1924 par l'évocation d'un pèlerinage sur le champ de bataille mêlant souvenir, réminiscence de la guerre et hommage aux camarades tués pour s'achever dans l'édition de 1940 sur un récit de la résistance du fort de Souville dont la publication, loin d'être anodine, peut se lire de deux manières. L'évocation de la défense du fort, qui marque l'arrêt des offensives allemandes sur Verdun, est un hommage à la vaillance et au courage des combattants français. Mais, dans le contexte d'une nouvelle guerre entre la France et l'Allemagne depuis septembre 1939, sa lecture est aussi une incitation à la résistance que devront offrir les troupes françaises au sortir de cet hiver 1939-1940.

CONTINUITÉ ? RUPTURE ? L'ALMANACH DE LA LÉGION FRANÇAISE DES COMBATTANTS

La défaite de 1940, l'occupation allemande et l'installation d'un régime autoritaire à Vichy auraient pu entraîner la disparition de l'*Almanach*. Mais le nouveau gouvernement de Vichy, qui cherche à s'appuyer sur les anciens combattants pour construire sa légitimité et son autorité, va réaliser en août 1940 ce que Péricard appelle dans les colonnes de la revue depuis 1923, la fusion des associations d'anciens combattants en une seule. Les anciennes associations sont dissoutes au profit de la Légion française des combattants, « *organe unique par lequel s'exerce, sur les plans civique, social et moral, l'action des Anciens combattants*²⁷ ». La nouvelle organisation a pour ambition de promouvoir les valeurs nationales mises en évidence par le nouveau régime, de diffuser les principes de la Révolution nationale et de surveiller l'opinion de la zone libre²⁸. Lié au créateur de la Légion, Xavier Vallat, depuis l'entre-deux-guerres, attaché à certaines valeurs portées par Vichy (la famille, la patrie, la refondation politique), Jacques Péricard brigue une des trois vices présidences



Couverture de
L'*Almanach de la
Légion française des
combattants*, 1941.
Coll. BDIC.

du mouvement et va mettre au service de ce dernier la publication qu'il dirige depuis 1921. L'*Almanach du combattant* devient ainsi l'*Almanach de la Légion française des combattants*. Deux numéros voient le jour en janvier 1941 et en 1942. Conserver la première partie du titre témoigne de la volonté d'inscrire la publication dans une continuité éditoriale, tout en lui donnant une vocation idéologique. Non rattachée au pouvoir, la Légion entend tout de même jouer un rôle politique²⁹. Cette dernière dimension est soulignée d'emblée par Péricard dans la première livraison de 1941 : « *L'Almanach de la Légion française des combattants est le fils légitime de l'Almanach du Combattant. Fondé pour préparer les voies à cette Légion, que souhaitent si ardemment tous les hommes de la guerre, l'Almanach du Combattant a été pendant vingt ans la seule publication assurant la liaison entre les associations si profondément divisées. Chaque année, l'Almanach évoquait les grands souvenirs du front, rappelait ces jours où, enfermés dans leur guerre sans issue comme dans un caveau sans porte, les Poilus n'avaient de réconfort que leur amitié naturelle. Mais quelle amitié ! et quels sentiments humains peuvent se comparer à l'affection d'hommes qui, à toute heure du jour et de la nuit, étaient prêts à exposer leur vie les uns pour les autres ! "Aimons-nous comme nous nous aimions en ce temps-là" : telle était la consigne inlassablement rappelée par l'Almanach chaque année*³⁰ ».

...

●●● Cet appel à l'unité, au rassemblement de tous les vétérans, se distingue par sa neutralité. Il évite tout discours politique ou toute mise en avant de valeurs idéologiques qui pourrait être une source de division entre les différentes sensibilités « ancien-combattantes ». Comme dans les premiers numéros de *l'Almanach*, il emploie le registre de la fraternité du front, dont le souvenir et l'expérience sont seuls capables de rassembler au-delà des partis. La mobilisation de l'esprit du front est une manière d'inscrire le nouvel almanach dans une continuité avec l'avant 1940, de refuser toute idée de rupture entre le temps de paix et la nouvelle situation politique. Pourtant, le contenu de la publication connaît une évolution radicale. *L'Almanach* de 1941 s'articule autour d'un quadriptyque qui épouse largement le dogme politique du nouveau régime. Si l'on isole les articles sur l'organisation, les statuts et les finalités de la Légion, nous retrouvons ici tout le programme maréchaliste : la patrie, la famille et la jeunesse, le travail. Il n'y a plus de récits de la guerre de 14-18, ni d'articles commémoratifs. Le numéro se compose avant tout d'éloges à Pétain. Celui-ci est présenté comme le sauveur de la nation, ce qui n'est pas pour surprendre car sa popularité est très grande chez les anciens combattants. L'exégèse de sa pensée politique fait aussi l'objet de nombreux développements, tout comme l'affirmation de l'importance des valeurs familiales. Ces dernières sont présentées comme le pilier du redressement français et cette importance se traduit notamment par une ouverture en direction de l'enfance, avec la présence de contes qui insistent sur ces valeurs (amour maternel, respect de l'autorité). *L'Almanach* prolonge sa mise au service de l'Etat jusqu'à offrir une tribune aux secrétaires d'Etat à la production industrielle et à l'agriculture. Les deux articles exaltent les forces vives que constituent les ouvriers et les paysans. L'accent mis sur l'agriculture rejoint ici tout l'argumentaire développé sur la terre. L'édition de 1942 connaît peu de variations. Le contenu est toujours aussi resserré, marqué par la présence d'un nombre réduit de contributeurs. Le recentrement sur quelques auteurs (Péricard, le général Laure) est une des caractéristiques des deux numéros de *l'Almanach de Légion*. La présence des écrivains combattants de la Grande Guerre se réduit à trois noms : Georges Gaudy, Roland Dorgelès (1941) et Robert Vallery-Radot (1942). Jacques Péricard est l'auteur de presque la moitié des articles de l'édition de 1942. Cette concentration interroge, bien sûr. La séparation du pays en deux zones entraîne indubitablement des difficultés éditoriales. Et c'est peut-être un exploit que d'être parvenu à maintenir sa publication alors qu'une partie du réseau d'anciens combattants et des collaborateurs de Péricard est désormais sous l'autorité allemande ou s'est réfugiée en zone libre à l'été 1940, sans avoir comme préoccupation première de maintenir le contact au sein de *l'Almanach*. A cette désorganisation due à la défaite et à des urgences

autres, il faut peut-être ajouter une mise à l'écart de certains auteurs, pour des raisons idéologiques ou raciales, et la volonté de certains anciens combattants de ne pas collaborer à une revue trop proche de Vichy, soit par opposition à la ligne politique, soit par neutralité prudente. Nous ne savons pas si la revue fait l'objet d'un financement par l'Etat ce qui, si tel était le cas, la rapprocherait fortement d'une publication de propagande. Il ne faut pas non plus éliminer trop rapidement une attitude plus ambiguë de la ligne éditoriale, cherchant à donner un espoir de lendemains meilleurs, à critiquer subtilement la situation présente en louant le patriotisme de la nation. Ce comportement semble être celui de Dorgelès, dans les textes qu'il écrit pour *l'Almanach* et pour *Gringoire* jusqu'en 1941, date à laquelle il rompt totalement avec le régime³¹ et cesse ainsi sa collaboration auprès des deux titres. Loin de s'exclure, ces différentes hypothèses peuvent se croiser.

S'il n'y pas de questionnements au sujet du contenu de *l'Almanach*, on constate une remarquable continuité entre 1941 et 1942 à propos du général, héros de 14-18. Les deux numéros versent dans un abondant culte du chef, qui reflète l'attachement à Pétain dans le milieu des anciens combattants. Il est le vainqueur de Verdun, celui qui a su écouter les revendications des soldats lors des mutineries de 1917. Cette image du maréchal se retrouve dans les éditions de 1941 et 1942. La publication est d'ailleurs placée sous ses auspices et il y apporte sa contribution à la demande de Jacques Péricard qui inscrit clairement la Légion dans la continuité de la communauté du front : « *La Légion Française des combattants est une famille, prolongement de la grande famille du front* »³². Dans cette famille, Pétain prend l'image rassurante du père, qui sait où il mène les siens. L'exposé de ses qualités morales représente plus du quart de l'espace éditorial de la livraison de 1942, tandis qu'un autre quart est consacré aux autres dignitaires de l'Etat (Darlan, Muesnier de Pleignes). On ne peut manquer de voir dans l'attachement à Pétain dont fait preuve Péricard l'expression d'une proximité politique. Le rédacteur en chef joue un rôle important dans le mouvement ancien-combattant qui se structure à l'été 1940. Ses fonctions de vice-président de la Légion lui donnent une autorité inédite. Péricard propose en effet la nomination des chefs départementaux de la Légion et ses choix sont largement validés par Vallat³³. Pour trouver une rupture entre les deux *almanachs de la Légion*, il faut se tourner vers l'entretien de la mémoire de la Grande Guerre. La publication de 1942 se distingue en effet par un retour significatif aux témoignages de combattants. La revue revient donc ici, pour partie, à la trame éditoriale de l'avant-guerre. Mais avec une différence assez notable. La mise en mémoire de 1914-1918 ne se construit plus en effet autour de la seule bataille de Verdun. Même dans les articles consacrés à l'œuvre militaire de Pétain, le rôle de ce dernier dans l'organisation

de la défense française en 1916 est rappelé de manière très discrète. La bataille n'est évoquée qu'une seule fois dans le numéro et se trouve ainsi mise au même niveau que d'autres fronts comme ceux de la Somme, du Soissonnais, de l'Artois ou encore de l'Argonne. Dans le contexte de recherche d'un accommodement avec l'occupant allemand, il n'est plus possible de promouvoir le symbole de la Résistance française face à la furie allemande. C'est pourquoi Verdun ne peut plus être un point de cristallisation mémoriel, l'incarnation du combat d'une nation quand celle-ci est coupée en deux et que le régime admet cette situation. Dépouillés de leur fonction collective, les témoignages glorifient alors le courage et le sacrifice, des valeurs individuelles qui peuvent être mises à disposition d'une société nouvelle.

L'Almanach de 1942 consacre donc, par certains aspects, un retour à la trame éditoriale de l'entre-deux-guerres. Cette évolution marque peut-être la volonté de donner un nouveau souffle à une publication concurrencée par deux autres titres qui s'adressent au même lectorat, *La Légion* et *Le Légionnaire*, édités tous deux à partir de la fin de l'année 1940. Mais ce retour peut aussi manifester le besoin de recréer un lien entre les anciens combattants à travers la mobilisation de souvenirs communs face à un discours politique et idéologique auquel adhère peu de démobilisés. Face à l'écrasement moral de la défaite, exalter les vertus morales des soldats de 14, c'est aussi montrer les capacités de résilience et de rebond de la société. Ces lectures possibles des récits de guerre publiés dans *l'Almanach* de 1942 invitent à une analyse plus fine, qu'il faudrait croiser avec une étude sur les mentalités des anciens combattants en 1941 et 1942. Il faudrait également connaître, dans cette même perspective, le tirage de *l'Almanach* durant la période et pouvoir réaliser une cartographie de sa diffusion. La différence est en effet trop importante entre les deux livraisons pour ne pas questionner l'existence de divergences entre une partie du mouvement ancien-combattant et Vichy, ce qui pourrait peut-être expliquer aussi pourquoi la publication cesse avec le numéro de 1942. Jacques Péricard perd son éditeur depuis 1921, Durassié, arrêté par la Gestapo en 1941. Cette arrestation met très vraisemblablement la publication en difficulté et peut aussi être une des raisons de la cessation du titre. Comment situer Péricard dans ces différentes hypothèses ? On ne sait pas s'il avait en projet de lancer une nouvelle édition pour l'année 1943 ou s'il fait le choix de saborder le titre dans un contexte politique nouveau marqué par le retour de Pierre Laval à la tête du gouvernement. Le contrôle politique sur la Légion que ce dernier met en place peut également motiver la cessation du titre. Dans ce scénario, Péricard prendrait les traits d'un défenseur de l'autonomie politique des anciens combattants, préférant interrompre la vie d'un titre vieux de vingt ans plutôt que de cautionner une action politique qu'il ne soutient pas. C'est une éven-

tualité que l'on ne peut exclure. *L'Almanach* ne semble pas faire l'objet d'épuration après 1945. Il reparait en effet en 1949. Certes, quatre ans se sont écoulés, correspondant peut-être à un temps de lustration. Mais c'est aussi une période où d'autres priorités sociales et politiques dominent, plus importantes que la reformation de la sociabilité des anciens des 14-18.

CONCURRENCE, MAINTIEN ET EFFACEMENT D'UNE MÉMOIRE DE LA GRANDE GUERRE. L'ALMANACH APRÈS 1945.

En 1949, les vétérans de la Grande Guerre ne sont plus les seuls anciens combattants. Ils ont été rejoints par ceux du dernier conflit et le seront progressivement par les militaires engagés dans les guerres de décolonisation. Dans un souci d'intégrer tous les démobilisés à une seule et même communauté combattante, *l'Almanach* publie alors des articles sur la Résistance et les batailles de la Libération dans l'édition de 1949, en plus de ceux sur la guerre de 14-18, et se donne un sous-titre dans les années 1960 : 1914-1918. T.O.E³⁴. 1939-1945. Indochine. Algérie. Le contenu de la revue reste tout de même très centré sur la mémoire de la Grande Guerre. On retrouve parmi les auteurs des écrivains combattants de l'entre-deux-guerres, comme Georges Duhamel ou encre Maurice Genevoix. Ce dernier est de plus en plus présent dans *l'Almanach*, et sa participation tend à remplacer celle de Roland Dorgelès. Cette évolution illustre le rôle grandissant que joue, après 1945, l'auteur de *Ceux de 14* auprès des anciens combattants et du souvenir de la 14-18. De nouveaux anciens combattants qui travaillent sur l'histoire du conflit, sous l'angle des mentalités et de la mémoire collective, font aussi leur entrée comme collaborateurs. C'est le cas de Jacques Meyer et de Robert-Gustave Nobécourt, lequel recourt à *l'Almanach* pour lancer une collecte de récits sur l'offensive du Chemin des Dames dans la perspective d'une histoire de la bataille. La perspective de la commémoration du cinquantième anniversaire du conflit est une occasion particulière de revenir à la Première Guerre. Cette commémoration est empreinte de la crainte d'un effacement de la mémoire combattante et *l'Almanach* se fait l'écho de ce sentiment, chez ceux de 14, d'une dernière prise de parole collective. Un sentiment d'urgence à transmettre une expérience et un souvenir transparaît dans les éditions des années 1960 et 1970. Cette impression pose la question d'un passage de témoins. A qui ? Avec qui ? Que faire de *l'Almanach* ? Ces questions trouvent une première réponse en 1977 : la revue s'arrête. Elle réapparaît néanmoins l'année suivante. Mais pour continuer à exister, le titre n'a pas d'autre choix que de s'ouvrir aux historiens (Gérard Canini, par exemple), de recycler des textes déjà publiés dans les années 1920 et dans les années 1950. Avec la dis-

● ● ●

- parution des derniers témoins, la ligne éditoriale est de plus marquée par les commémorations : Verdun en 1976 et 1986, Le Chemin des Dames en 1987, l'armistice en 1988. Cette évocation des lieux de mémoire de la Grande Guerre au cours des vingt dernières années est intéressante à noter car elle traduit un rééquilibrage. La bataille de Verdun continue à occuper une place prédominante dans l'*Almanach*. Mais, on note aussi de nombreux articles consacrés au Chemin des Dames, à l'Armistice et à des souvenirs des opérations de 1914 et de 1915. Ce phénomène montre l'émergence d'une mémoire multiple, qui commence à s'affranchir de l'emprise mémorielle de Verdun. On remarque aussi le rôle prépondérant joué par Maurice Genevoix dans cette transmission du souvenir. Ainsi, les évolutions de l'*Almanach* depuis les années 1970 augurent, d'une certaine manière, des axes de la commémoration du centenaire, tracés par Joseph Zimet dans son rapport de 2011. ■

Benjamin Gilles est directeur adjoint du réseau des bibliothèques de l'Université de Cergy-Pontoise et doctorant à l'EHESS.

Notes

1. Georges Duhamel, *Guerre et littérature, Conférence faite le 13 janvier 1920 à la Maison la Amis des Livres*, Paris, A. Monnier, p.42-43.
2. Antoine Prost, *Les anciens combattants et la société française, 1914-1939. Tome 1 : Histoire*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1977, p.59.
3. Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918, <http://www.cridi418.org/agenda/>
4. Antoine Prost, "Les journaux d'anciens combattants", *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°100, vol.4, 2010, p. 19.
5. Benjamin Gilles et Nicolas Offenstadt, "Mémoires de la Grande Guerre", *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°113-114, vol.1-2, 2014, p.5-9.
6. Jean Galtier-Boissière, *Mémoires d'un Parisien*, tome 2, Paris, La table ronde, 1961, p.142.
7. Christophe Charle, *Le siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Editions du Seuil, 2004, p. 247.
8. *Almanach du Combattant 1930*, 1929, p.365.
9. *Ibid.* 1922, 1921 p.4.
10. Voir à cet égard : Stéphane Audoin-Rouzeau, 14-18, *Les combattants des tranchées*, Paris, Armand colin, 1986 ; Charles Ridel, *Les embusqués*, Paris, Armand Colin, 2007 ; François Bouloc, *Les profiteurs de guerre, 1914-1918*, Paris, Editions Complexe, 2008.
11. Antoine Prost, *Les anciens combattants dans la société française*, *Ibid.*, p.87.
12. *Ibid.*, p.93
13. *L'Almanach du combattant 1923*, 1922, p.1.
14. Roland Dorgelès, "La dernière relève", *L'Almanach 1923*, 1922, p.5-8.
15. *Ibid.*, p.7.
16. André Maginot, "L'héritage des morts", *Ibid.*, p. 29.
17. "Ce que contiendra L'Almanach de 1923", *Almanach du combattant 1922*, 1921, p. 432.
18. Serge Bernstein, *Le 6 février 1934*, Paris, Gallimard, Collection Archives, 1975, p.71.
19. Chris Millington, *The French veterans and the Republic: the Union nationale des combattants, 1933-1939*, thèse de doctorat, Cardiff University, 2013, p.62-103.
20. *Almanach du combattant 1930*, 1929 p.129.
21. Jean Norton Cru, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Etincelles, 1929, p.588.
22. Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Editions du Seuil, Collection Points, 2004, p.110-117.
23. Antoine Prost, *Les anciens combattants, 1914-1940*, Paris, Gallimard, Collection Folio Histoire, 2014, p.99.
24. André Gervais, "L'esprit combattant", *Almanach du combattant 1935*, 1934, p.68
25. André Loez, "Introduction", in Frantz Adam, *Ce que j'ai vu de la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2013, p.10.
26. Antoine Prost, "Verdun", in Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire, tome 2, La nation*, Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque illustrée des histoires, 1986, p.129.
27. Article 1^{er}, *Loi du 30 août 1940 portant création de la Légion Française des Combattants*.
28. Jean-Paul Cointet, *La légion française des combattants : la tentation du fascisme*, Paris, Albin Michel, 1995 p.59.
29. Jean-Marie Guillon, "La Légion française des combattants, ou comment comprendre la France de Vichy", *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, tome 116, N°245, 2004, p.11.
30. Jacques Péricard, avant propos, "L'Almanach de la Légion française des combattants" 1941, 1940, p.1.
31. Micheline Dupray, Roland Dorgelès, *Un siècle de vie littéraire française*, Paris, Albin Michel, 2000, p.331-354.
32. Philippe Pétain, *Almanach de Légion française des combattants 1941*, 1940, p.5.
33. Jean-Paul Cointet, *op. cit.*, p.74.
34. Théâtres d'Opérations Extérieures.